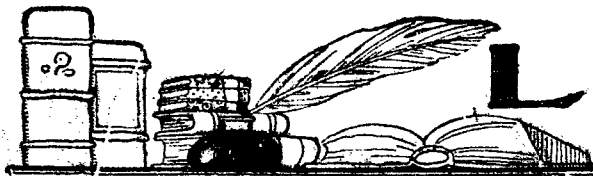


début d'Oct. 1933

247



L'ŒUVRE

Les livres de la semaine

EN RELISANT "L'IMMORALISTE"

Le tome quatrième des Œuvres complètes de Marcel Schwob

Le tome quatrième des *Œuvres complètes* d'André Gide vient de paraître. Il contient *L'Immoraliste*. Mettant à profit les derniers instants de répit laissés à la critique par l'imminente poussée des romans nouveaux, j'ai voulu relire ce récit, ou ce roman, comme on voudra (il semble que M. Gide lui-même ne sache pas comment l'appeler, puisque, devenu « récit » en 1911 dans les « œuvres du même auteur », *L'Immoraliste* porte encore « roman » sur le titre et la couverture des plus récents tirages). J'ai pour cela essayé d'oublier tout ce que je savais, tout ce que je pensais de M. Gide, je me suis efforcé de me mettre dans les dispositions où j'aurais été si j'avais lu ce livre pour la première fois. Amnésie volontaire plus difficile à réaliser, certes, en ce qui concerne M. Gide qu'à l'égard de tout autre, les réactions qu'il a provoquées dans l'opinion ces dernières années ayant été particulièrement vives et fortes. Oublier pour relire *L'Immoraliste* que Gide s'est fait successivement l'apologiste de l'homosexualité et du communisme, c'est malaisé ; d'autant plus que ni l'homosexualité ni le dégoût du capitalisme ne sont absents de l'ouvrage. On a dit que l'adhésion de M. Gide au communisme s'expliquait par toute son œuvre. Elle s'explique au moins négativement par la haine du conformisme familial et bourgeois auquel *L'Immoraliste* donnait déjà en 1902 une expression très affirmative et très nette.



M. Louis Martin-Chauffier, qui s'est chargé d'établir le texte des *Œuvres complètes* a écrit pour *L'Immoraliste* une petite notice dont on regrettera la brièveté. Il nous rappelle d'abord qu'en publiant ce roman d'analyse, M. Gide rompait avec l'esthétique symboliste en honneur dans le milieu Mallarmé « qu'il continuait de fréquenter » (Mallarmé étant mort en 1898 et *L'Immoraliste* ayant paru en 1902, on se dira que M. Martin-Chauffier entend parler de ce qui subsistait ailleurs, au *Mercury* par exemple, de ce milieu Mallarmé). M. Martin-Chauffier, trop jeune pour avoir vécu littérairement les premières années du siècle, semble porté à croire que le symbolisme gardait encore à cette époque toute sa vertu. En réalité, il était en pleine déroute, l'école romane et le néo-classicisme francien, le barrésisme, le naturisme aussi avaient remis en faveur des façons de sentir et d'écrire plus traditionnelles. On relisait *Adolphe* et *Dominique*. M. Gide fit comme les autres.

Pour répondre à ceux qui ne veulent voir dans l'immoralisme gidien qu'un reflet de l'immoralisme nietzschéen, M. Martin-Chauffier nous apprend que *L'Immoralisme* était en cours d'exécution lorsque André Gide commença de lire les premières traductions de Nietzsche : « Il faillit du coup suspendre son ouvrage, tant il lui paraissait que Nietzsche avait exprimé déjà tout ce qu'il avait l'intention de dire. Mais à la réflexion cette ressemblance d'esprit, bien loin de lui être une gêne, lui parut plutôt favorable : puisque l'œuvre de Nietzsche existait, il pouvait expurger la sienne de toute une partie théorique qui l'eût alourdi. Ainsi dépouillée, la peinture de la vie gagnait en intensité sans rien perdre de sa substance. » Du mot *expurger*, il semble ressortir qu'une première version de *L'Immoraliste* aurait existé, qui comportait une partie de doctrine didactiquement exposée. Comment ce didactisme s'accordait-il avec le caractère autobiographique et romanesque de l'œuvre ? Où la doctrine s'intercalait-elle dans le récit ? C'est ce qu'à l'aide de ce texte, supprimé par l'auteur sur le manuscrit, il eût été intéressant de mettre sous nos yeux. Malheureusement, M. Gide a sans doute détruit les passages supprimés. Toujours est-il qu'on ne nous les donne pas. Ainsi en 1900-1902, le jeune philosophe qui écrivait *L'Immoraliste* n'avait jamais entendu parler de l'individualisme et de l'anarchisme nietzschéens. Cependant, dès 1895, dans la *Société Nouvelle*, Henri Albert avait donné une traduction de *L'Antéchrist*. En cette même année, Edouard Schuré consacrait à la philosophie de Nietzsche un important article de la *Revue des Deux Mondes* ; il concluait : « Voilà celui qu'une fraction de la jeunesse se propose pour modèle et que les es-

prits légers citent journallement comme le prophète de l'avenir... Quant à *Zarathoustra*, il mérite de rester dans la littérature comme un monument unique puisqu'il nous révèle l'âme de l'athée jusqu'au fond. On ne peut que plaindre ceux qui y chercheront une philosophie. » En 1895, donc, Nietzsche était déjà, dans certains milieux avancés de la jeunesse intellectuelle française, admiré comme un nouveau prophète. *Zarathoustra* n'était pas encore traduit, non plus que *Par delà le bien et le mal*, mais ils le furent, par Henri Albert, trois ans après, en 1898, quatre ans avant la publication du roman de M. Gide.



Rappelons le sujet de *L'Immoraliste*

Un jeune érudit, Michel, naguère professeur suppléant au Collège de France, a inopinément convoqué à Sidi-B.-A., en Algérie, où il s'est retiré, solitaire, trois amis de jeunesse avec lesquels il a jadis conclu un pacte : au premier signal de détresse donné par l'un d'eux, les autres devront accourir. Michel a donné le signal, ses amis sont venus et la nuit même de leur arrivée il leur a fait sa confession. Cette confession, c'est *L'Immoraliste*. Quelle faute, quel crime Michel a-t-il donc commis ?

En deux mots voici : Marceline, sa femme, était malade ; il a provoqué, il a du moins précipité sa mort. Circonstance aggravante, elle était malade de la contagion gagnée auprès de lui, car, au moment de leur mariage, il passait lui-même sans le savoir par une crise aiguë de tuberculose. En Algérie, il s'est guéri grâce aux soins passionnés de sa femme, et non seulement il s'est guéri, mais sa conception de la vie s'est radicalement transformée. Plus exactement, il a découvert la vie, il s'est dégouté de l'érudition, de l'histoire et même de la culture. De toutes ses forces recouvrées comme par miracle, il s'est donné à l'instinct et à ses anomalies... On devine assez en quoi celles-ci consistent, d'après ce que le narrateur nous dit de la beauté des petits Arabes qui l'entouraient alors à Biskra. Beauté qui agissait si fort sur lui qu'il a pris plaisir à voir un de ces gamins lui voler une paire de ciseaux ; par son silence, il s'est fait son complice. Qu'est-ce que la morale ? Qu'est-ce que le licite et l'illicite ? Conventions, préjugés, mensonges. Rien n'est vrai que la vie, la santé, la beauté, le désir, la volupté... Michel se laisse embraser avec un enthousiasme de néophyte. Ai-je dit que ce tuberculeux était de surcroît puritain ? Sa convalescence, poursuivie en Italie, a coïncidé avec une révolution intellectuelle et morale complète.

Maintenant il est amoureux de sa femme, non sans se complaire à lui mentir par besoin de préserver son immoralisme du jugement de Marceline. Ils se sont installés dans un grand domaine qu'il possède en Normandie. Là les jeunes Arabes sont remplacés — oh ! en tout bien, tout honneur ! — par le fils du régisseur Charles, avec qui Michel prend l'habitude d'enivrantes promenades à cheval. A l'automne, le jeune avant-chargé s'extremise. Je l'ai dit, d'ans suppléant au Collège de France, vient à Paris où son cours, qui tourne à l'apologie de l'insculture, fait scandale. Il a d'ailleurs le plaisir d'être approuvé par un certain explorateur du nom de Ménalque en qui on a voulu reconnaître Oscar Wilde. Mais M. Martin-Chauffier nous dit que Ménalque a une tout autre signification. Wilde, qui, après Baudelaire, enseignait la supériorité de l'Art sur la Nature, n'aurait en effet rien à voir ici. Quoi qu'il en soit, Ménalque, qui revient de Biskra, y a entendu parler de Michel. Il a fait causer les jeunes Arabes et il est très intéressé. Il a, un soir, avec son nouvel ami une conversation où il nous apparaît comme le porte-parole de l'auteur. Les « gens à principes » en prennent pour leur grade !

Cependant, Marceline se découvre enceinte et c'est ici que la destinée de Michel s'oriente décidément vers l'hétérodoxie intégrale. Un fils l'aurait peut-être maintenu dans la voie normale, mais sa femme fait une fausse couche, suivie d'une phlébite et d'une embolie, et, comme elle est en outre atteinte de la poitrine, Michel ne peut plus voir en elle qu'un être diminué, infirme. Bien qu'il l'entoure de son mieux, sa nature l'emporte d'un autre côté ; l'abnégation n'est pas son affaire. N'ayant pas plus que le sens de la morale celui de l'ordre social, de la propriété, du luxe, de l'argent il se mêle à ses fermiers, à leurs fils, à leurs domestiques. Il plonge en esprit dans les dessous fangeux des mœurs rurales, il s'y délecte. Il va jusqu'à braconner sur ses propres terres en compagnie de jeunes chasseurs qui l'exploitent. Enfin, s'étant heurté à la désapprobation de Charles, son compagnon de jeux de l'année précédente, il quitte la Normandie dans un coup de tête et emmène Marceline, décidément très malade, en Suisse où elle est sur le point

vet 33

de guérir, quand, écœuré de l'honnêteté helvétique et inconsciemment attiré par la liberté des pays de soleil, il repart, il se rembarque pour Biskra où il retrouve son père, puis, avec ce dernier, pour Touggourt, dont le climat mortel tue en peu de jours l'infortunée Marceline...

Cette œuvre étrange et trouble, subtile, hypocrite, étouffée, par laquelle a commencé de s'affirmer l'insidieux talent de M. Gide et de s'établir sa réputation de moraliste subversif, a gardé après trente ans un ascendant incontestable. Elle n'a pas vieilli. Elle est l'expression achevée de l'égotisme et de l'anarchisme, hérités par M. Gide de la génération qui a précédé la sienne, mais poussé par lui à leurs extrêmes conséquences.

André Bligny

S

V.
4
JL
E.C.
E.P.
R

I

d
p
B
a
d
v
F

d
d

d